

Souvenirs d'une vie ordinaire

par Robert Taussat

(329) Bien qu'elle fut absolument bénévole, je ne tardai pas à considérer la nouvelle fonction dont je venais d'être chargé par mes collègues appartenant à la société des lettres, comme un prolongement de la tâche que j'avais accomplie à la tête des organismes sociaux que j'avais dirigés durant près de trente ans. Je devais me consacrer à ce nouveau travail jusqu'en 2004, sans tellement songer qu'il était maintenant bénévole et totalement gratuit. Je lui consacrais pourtant toute mon activité, comme je l'avais fait, jusqu'alors, dans l'exercice de ma profession. La seule différence était qu'en place de la Caisse d'allocations familiales, l'objet de mes préoccupations était désormais l'organisation et le devenir de la Société des lettres de l'Aveyron. J'étais parvenu, entre autres évidences, à convaincre les membres les plus réfléchis de cette association qu'après la disparition de Louis Balsan, il n'était plus possible, pratiquement et juridiquement, de gérer le musée Fenaille comme il l'avait été jusqu'alors, compte tenu des réglementations désormais en vigueur, mais également en raison du respect dû à la mémoire des donateurs bénévoles à la générosité desquels nous étions redevables de cet établissement d'une richesse exceptionnelle. Nous n'avions pas le droit moral de traiter les trésors qui nous avaient été légués comme de simples curiosités. Cette opinion, fut admise par l'unanimité de nos adhérents, et je fus chargé de prendre les contacts nécessaires avec la municipalité de Rodez en vue d'examiner les conditions d'un éventuel engagement d'un conservateur officiel et normalement diplômé par la municipalité, avec l'accord de la Société. Un communiqué avait été publié par les journaux locaux, et M. Censi me convia aux entretiens qu'il devait avoir avec les huit postulants, deux garçons et six filles, qui s'étaient inscrits à l'issue de cette information. L'ensemble de ces postulants, âgés de vingt-cinq à trente ans, était, dans son ensemble parfaitement correct et nous eussions été sans doute assez embarrassés, sans la présence d'une candidate, nommée Anne Philippon, dont les capacités facilement décelables, la finesse et les connaissances nous parurent incontestablement supérieures à celles des autres candidats. Nous ne devions éprouver aucune difficulté pour mettre au point le texte du rapport concernant cette postulante. Elle fut immédiatement chargée des travaux destinés à moderniser l'immeuble que Maurice Fenaille avait offert à la société le 7 novembre 1937. Celui-ci était mort quelques mois après avoir officiellement remis l'immeuble qu'il consacrait au musée qui porterait son nom. Malgré le dévouement des conservateurs bénévoles qui s'étaient succédé, le musée, considérablement vieilli, difficilement entretenu par la Société des lettres qui n'en avait pas les moyens matériels, déperissait inexorablement. Devenu président de la Société, j'avais obtenu du Conseil d'administration la fermeture du musée au public en 1988. L'intervention des pouvoirs publics fut alors seule capable de le sauver. Grâce à la diligence d'Anne Philippon, comme aux excellents rapports que j'entretenais avec les notables locaux, de vastes travaux furent entrepris, après l'acquisition, par la ville d'un immeuble voisin. Durant presque une décennie, les sociétaires de la vieille académie rouergate, l'équipe des techniciens et des muséographes, conduits par la conservatrice Anne Philippon, l'architecte Philippe Dubois, et les élus de la communauté du Grand Rodez animés par le jeune maire Marc Censi, consacrèrent une part importante de leur temps à ressusciter le musée de la Société et à rajeunir la société elle-même. Le sérieux avec lequel notre conservatrice devait s'acquitter de la mission, difficile, certes, mais qu'elle dominait sans peine apparente, visait à la fois la modernisation des structures et celle des locaux, de notre compagnie. Elle tendait également à rappeler aux Ruthénois qu'ils étaient les gardiens et les détenteurs d'un patrimoine exceptionnel et devaient savoir s'en montrer dignes. Ces bouleversements, dont, à certains égards, j'étais responsable, devaient préparer puis aboutir aux manifestations du cent cinquantième anniversaire. Elles furent accueillies par l'ensemble des sociétaires avec un intérêt qui prouvait leur attachement à cette institution qui, par rapport aux sociétés savantes que j'avais connues dans les autres départements où j'avais vécu, était réellement exceptionnelle. Cette association aveyronnaise, toutefois, avait elle-même connu des périodes difficiles, et celle que nous vivions alors l'était incontestablement... Après les décès de Pierre Carrère, puis de Louis Balsan l'un et l'autre malgré leurs dissemblances fort proches par leurs connaissances, leur culture et leur éducation, et guidés par des préoccupations comparables, avaient été les maîtres dont nul ne remettait la science et la sagesse en question. Ils restaient, bien que disparus, les concepteurs d'un idéal auquel nous nous étions tous ralliés. Durant la première décennie qui suivit mon accession à la présidence, j'eus à plusieurs reprises, et particulièrement au cours des manifestations du cent cinquantième anniversaire, l'occasion d'exalter l'idéal que partageaient nos cinq cents adhérents. Tous, certes, n'étaient évidemment pas des militants actifs, mais aucun n'eut accepté l'hypothèse de voir la Société s'anéantir en raison d'arguties juridiques ou financières. Les nouveaux statuts étaient approuvés, et les travaux de la commission dirigée par M. Dubois et Anne Philippon permettaient d'espérer que, dans un temps relativement bref, le musée de la société serait susceptible d'attirer un public savant et informé, conscient des rénovations que nous avions conduites à leur terme. Cette révolution imposait une indispensable adaptation des morales, des mœurs et des convictions qui n'étaient plus celles de nos géniteurs. J'eus à plusieurs reprises l'occasion d'évoquer cette difficulté, de plus en plus aiguë, qui consistait à concilier les nécessaires évolutions avec l'indispensable sauvegarde de la tradition sans laquelle notre société n'aurait plus de sens ni de raison d'être. L'enthousiasme avec lequel une nouvelle civilisation prétendait renouveler notre notion du bien et du mal me paraissait être essentiellement digne des préoccupations de notre société des lettres. (À suivre)

Mers et continents

Poèmes de Maurice Broussy

« Océans éternels où plongent les étoiles/Flots mauves et troublants aux fonds inexplorés. » Ainsi, à la lecture de ses poèmes nous embarquons volontiers avec Maurice Broussy pour traverser mers et océans : « Les trombes les typhons, les violents orages/Ne changent jamais rien dans le brumeux destin » affirme le poète. Puis, à travers cette invitation au voyage, nous nous laissons dirigés par les courants qui « dérivent vers Cythère... sous les rayons de lune ». Des vers qui retracent le long cours des voyages du poète. Voici de très belles poésies qui nous font découvrir des paysages féériques aux « reflets bleutés ». E.G.



Louis Isabey

« Bateaux dans la tempête »

MONTS D'AUBRAC

Les aiguilles des pins s'amoncelaient en vrac
L'aiglon reprenait son refrain monotone
Et les rameaux cuivrés par les frimas d'automne
Ondoyaient sur les monts désolés de l'Aubrac.

S'entrechoquant parfois au-dessus du Neyrac
Tel l'océan fougueux mugissant et qui tonne
Des cumulus blafards sous un reflet atone
S'enfuyaient en croulant vers le bourg de Ceyrac.

Le jour au teint nacré développait ses toiles
Vers les crêts opalins rejoignant les étoiles
Et le soleil languait des faisceaux blémissements.

Les feuilles des halliers voltigeaient une à une
Sous les vents en leurs flux aux soupirs incessants
Et les puechs arrondis s'irisaient sous la lune...

(Le Vaudreuil, avril 1968)

VERS L'ATLANTIDE

Le crépuscule ardent étale ses beautés
Et la mer en ses flots rongant des bords torrides
Lande des flux saphir sur les grèves arides
Ourlant de noirs écueils aux reflets veloutés.

Près des rochers captant les luminosités
Des vols de goélands venant des Hespérides
Esquissent des ballets loin des jardins hybrides
Hantés par les démons ou les dieux irrités.

Les soufflets embaumés descendant des collines
Caressent des voiliers, et les vagues câlines
Clapotent sourdement près des sombres limons.

Ces esquifs bondissant sur l'onde nonchalante
Creusent des sillons pers sous la lune indolente
Nimbant de son halo les deltas et les monts...

(Le Vaudreuil, juin 1970)

DE L'HELLESPONT À L'ERIDAN

Les cirrus effrangés tendent leur éventail
Et déjà le soleil teinte les eaux câlines
Dès que l'aurore point parmi les crinolines
Et que tout l'Empyrée entr'ouvre son portail.

Nuant leurs coloris jusqu'au moindre détail
De sereines clartés musent sur des collines
Tandis que vers Samos glissent des mousselines
Et que Vénus s'infiltré à travers un ventail.

Le jour s'enflant soudain s'étend sur son empire
Rebondit sur la mer qui vagit et respire
Puis baigne l'Hellespont, la Crète et l'Eridan.

Enflammant le Parnasse à l'antique acrotère
Ses faisceaux mordorés enlacent l'Occident
Et ricochent enfin au-delà de Cythère...

(Le Vaudreuil, janvier 1971)

OCÉANS ÉTERNELS

Océans éternels où plongent les étoiles
Flots mauves et troublants aux fonds inexplorés
Empires opalins de ces lieux vénérés
Dont les magmas pervers sont parcourus de voiles !

Nappe d'eau pailletée où sombrent nos orgueils ;
Immenses déversoirs de toutes les rivières
D'où les flux courroucés diaprés de lumières
Ricochent sous Borée enlaçant les écueils !

Les trombes, les typhons, les violents orages
Ne changent jamais rien dans le brumeux destin
Et l'Occident rougeoie en ses flots de satin
Tandis qu'à l'Est Phébé caresse les rivages.

Puis dès que les courants dirigés par Thétis
Dérivent vers Cythère en dépit de Neptune
Les récifs sont vermeils sous les rayons de lune
Et l'étoile du soir s'élançe comme un lys...

Océans éternels où plongent les étoiles ;
Immenses déversoirs où sombrent nos orgueils
Et dont les flux pervers enlaçant les écueils
Captent le firmament où se lovent des voiles...

(Le Vaudreuil, mars 1974)

L'EMPIRE DE NEPTUNE

Comme on voit les blés d'or ondulant sous la brise
Par un ciel de saphir aux éclats persistants
Immensité liquide en ses assauts constants
La mer pleine de fougue étend sa large frise.

Au loin, sur le rocher, le flot mouvant se brise ;
Un phare le surplombe et nargue les printemps
Et sur l'onde masquant des fonds inquiétants
Un voilier se balance et sous les monts s'irise.

Océan de turquoise en les beaux soirs d'été
Tu cernes les îlots dans cette immensité
Et ton flux mauve ou vert se déploie hiératique ;

Ton poulx s'accroît parfois sous l'éther radieux
Et ta voix caverneuse à l'accent pathétique
Chante l'hymne éternel à la gloire des dieux...

(Ceyrac, septembre 1949)

PAYSAGES D'ANNAM

Les abrupts hérissés de rochers blancs ou gris
Emmuraient le delta de leurs blocs hiératiques
Et cernaient les marais verdoyant sous le riz
Tandis que s'élevaient des chansons pathétiques.
Morcelés en damiers comblant les chauds limons
La rizière émeraude, immuable, implacable
Brillait sous des faisceaux obliquant sur les monts
Et limitait la jungle, épaisse, inextricable.

Sur les âpres rebords ricochaient des fuseaux
Giclant des cumulus dans leurs ourlets rosâtres
Tels que des éventails aux fragiles réseaux
Et, par-delà ces crêts aux lourds frontons grisâtres
L'onde tiède de Chine en ses reflets bleutés
Clapotait sourdement, et ses furtifs murmures
S'élevaient vers les cieus épanchant leurs clartés
Sur les monts de l'Annam drapés dans leurs ramures...

(Kompong-Tham, Cambodge, mars 1953)

SLAVKOV

Tu brilles à jamais au chaos de l'histoire ;
Austerlitz, humble bourg sous des flux radieux :
Autel de ce charnier méprisé par les dieux
Tu resteras peut-être une amère victoire...

Défaite pour les uns dans ce temps transitoire
Ce fut un Waterloo dans l'horreur, l'odieux
Une grande hécatombe, un fait insidieux
Pour la gloire d'Arès en son observatoire.

Dissipant les brouillards, le soleil rayonnant
Trôna sur ce magma, célèbre, hallucinant
Où le Petit Tondu vainquit sans perdre haleine.

Russes, Autrichiens, dévalèrent Pratzen ;
L'éminent empereur devint fier spadassin
Et puis, dix ans plus tard, il fut à Sainte-Hélène...

(Le Vaudreuil, mars 1987)

PRÈS DE MÉKONG

Recouvrant les marais en de grands fouillis verts
Bananiers et palmiers s'étalent en les plaines
Et l'on voit s'élever de furtives haleines
Près des damiers carrés frémissants et pervers.

Engoncé dans la fange auprès de son araire
L'autochtone ployé dirige le labour
Et, tracté puissamment par le buffle en sueur
Le coutr primitif trace l'itinéraire.

La bête sans faiblir avance doucement
Et l'outil résistant façonné d'une branche
Pénètre en le bourbier sous le soc qui le tranche
Tel une proue en mer s'enfonçant aisément.

Et le vaste delta dans son évanescence
S'étale en des confins proches des monts d'Annam
Jusqu'aux pics irisés limitant le Vietnam
Et vers la mer de Chine en sa phosphorescence...

(Pnanh-Pench, octobre 1953)